Jusqu'à la mer



Jacques Mazeau

Seuil

02554023g
823

Jusqu'à la mer

J
DH
2001
8428

Collection dirigée par Claude Gutman

Couverture : Jeffrey Fisher

© Éditions du Seuil, 2000
ISBN : 2-02-026218-5
N° 26218-1
Dépôt légal : avril 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

843. Mazeau, Jacques (1949 - ...).
914 Jusqu'à la mer / Jacques Mazeau.
MAZ – Paris : Seuil, 2000. – 160 p. : couv. ill. en coul. ; 20 cm.
Courage. Amour. Cancer.
Grands-parents et enfants. Enfants et mort.

Jacques Mazeau

Jusqu'à la mer

Seuil

DL- 09.05.2000 - 19859

BnF
L&A

A Parrain,
qui avait promis à Mamie
de me mener à ma majorité,
et qui a fait bien davantage.
Affectueusement.

1

Ce matin de septembre 1960, Paul s'éveilla avec une pensée en tête : dans quelques jours il allait entrer en sixième au lycée Chaptal.

Un sacré changement qui lui donnait l'impression d'accéder bientôt au monde des adultes. Mais, depuis sa naissance, trop d'adultes, justement, lui avaient fait faux bond pour qu'il s'en réjouisse. Un père qui s'était sauvé après l'avoir conçu. Une mère tuée pendant la guerre d'Indochine, sept ans auparavant.

Heureusement, au fil de ces événements douloureux, il avait toujours eu sa Mamie pour lui tenir la main. Anna ! La mère de sa mère, sa grand-mère chérie. Celle qui l'avait élevé depuis sa naissance, l'avait réconforté, lui avait tout appris jusqu'à ce jour. Et elle pouvait bien se montrer sévère, exigeante, parfois même injuste, il l'aimait.

Il tendit l'oreille. Au cliquetis régulier de l'aiguille lui parvenant de la salle à manger, il sut qu'elle travaillait sur la machine à coudre à pédale. Probablement était-elle en train d'achever l'ourlet de la robe que lui avait apportée Mme Galliot, la concierge de l'immeuble ?

Il jeta un œil sur le réveil. Presque 7 heures. Comme chaque jour, elle allait venir le réveiller dans quelques minutes. Ce matin, ils devaient se rendre ensemble au lycée pour visiter les salles de classe sous la conduite du proviseur. Il décida de faire semblant de dormir pour mieux profiter de la tendresse qu'elle lui témoignerait.

Anna interrompit son travail et se redressa sur sa chaise. Depuis quelque temps, son dos la faisait souffrir. Elle ignora la douleur et se leva. Avant d'éveiller Paul, elle allait prendre un café dans la cuisine. Un rituel qui durait depuis qu'elle s'était installée avec Alfred dans leur ferme, là-bas en Bourgogne. Elle s'arrêta devant son portrait qui trônait sur le plateau du buffet. Une vague de tristesse l'envahit. C'était si loin ces quelques années heureuses ! Elle ne s'attarda pas pour éviter de pleurer. Il était mort d'une manière si stupide ! D'un coup de massue sur la tête en plantant des piquets avec son beau-frère. Vous parlez d'une fin ! Elle haussa les épaules et rejoignit la cuisine.

Elle versa un peu de café dans un verre et s'attabla. Ce n'était pas l'heure de songer aux morts ! Pas plus à Alfred qu'à Léone, sa fille, qui n'avait rien trouvé de mieux que d'aller se faire trouer la peau en Indochine. Non, c'était à Paul qu'il fallait penser. Le seul être cher qui lui restait au monde. Sa raison de vivre ! Sa fierté aussi.

Dieu qu'elle était heureuse. Dans trois jours, il allait entrer en sixième. Un vrai miracle. Il serait

le seul de la famille à être allé si loin dans les études.

Elle y vit la revanche de Paul sur les coups du sort qui l'avaient déjà frappé si rudement. Parti comme il était parti, il allait racheter la fuite de son père, ce lâche qu'elle haïssait, et la mort de sa mère.

Mais aussi, en réussissant, il éclairait sa propre vieillesse, donnait un sens à sa vie. Au point qu'elle espérait vivre centenaire pour assister à son triomphe. Il serait médecin, avocat, directeur d'une entreprise, peu lui importait. Ce qu'elle désirait par-dessus tout, c'est qu'il n'ait plus à s'échiner à la tâche comme Léone ou elle-même.

Elle se jura de le mener jusqu'à sa majorité, d'en faire un homme libre, puis elle se leva pour aller le réveiller.

Ils descendirent de l'autobus, devant le lycée. Un groupe de parents et d'enfants attendait déjà devant la grande porte d'entrée, encore fermée. Les mères remettaient des mèches de cheveux en place, fermaient les boutonnières et prodiguaient les ultimes apaisements à leur progéniture. La plupart des pères, réunis sur le bord du trottoir, fumaient une cigarette en discutant.

Anna et Paul s'approchèrent d'une femme qui tenait son fils par la main. La conversation s'engagea.

– Alors, dit Anna, c'est aussi le grand jour pour votre petit !

La mère acquiesça.

– Ça, on peut le dire ! Je n'arrive plus à le calmer. J'imagine que c'est la même chose avec le vôtre ?

Paul n'écoutait plus. Après un bref regard échangé avec l'autre enfant, il s'intéressa au bâtiment remontant jusqu'au boulevard des Batignolles.

Une vague crainte s'empara de lui. Comparée à la petite école de la rue de la Guadeloupe, où il avait fait les classes de primaire, cette bâtisse lui paraissait gigantesque. En même temps, il se sentait étranger à ce qui l'entourait. Les immeubles à l'aspect cossu, les grillages qui surplombaient les voies de chemin de fer menant à la gare Saint-Lazare, la circulation intense, rien de tout cela ne lui était familier.

Enfin, la porte du lycée s'ouvrit livrant passage à un homme de haute stature, vêtu d'un complet sombre. Sa chevelure grisonnante, coupée en brosse, et ses sourcils fournis accentuaient l'air sévère qu'il affichait. Il leva les bras pour retenir les parents et les enfants qui s'apprêtaient à entrer. Les conversations cessèrent immédiatement.

– Mesdames et messieurs, bonjour ! Je suis monsieur Reynal, le proviseur du lycée. C'est moi qui vais vous faire visiter la future salle de classe de votre enfant. Pour que cela vous soit profitable, je demande à chacun un peu de discipline. Surtout aux enfants à qui j'interdis de courir dans les couloirs ! Veuillez me suivre !

Impressionnés par le ton autoritaire, les parents

et les enfants entrèrent en bon ordre et lui emboîtèrent le pas.

Après avoir gravi plusieurs étages d'un escalier en pierre aux marches usées, le cortège déboucha dans un long couloir donnant accès à des salles de classe. Entouré d'adultes, Paul ne voyait rien sinon les portes vitrées qui se succédaient. Ne parvenant pas à juguler son inquiétude, il serra un peu plus fort la main d'Anna. Celle-ci lui sourit et l'embrassa.

L'entrée dans la salle de sixième B se fit dans la bousculade, chacun voulant s'asseoir à l'un des pupitres d'écolier en bois, proches de l'estrade où se tenait le proviseur.

Anna et Paul en choisirent un près des fenêtres.

Quand le brouhaha se fut apaisé, le proviseur entama son discours d'accueil. Sa voix était rauque, légèrement cassante.

– Chers parents, chers enfants, comme il est de coutume dans ce lycée, nous accueillons nos futurs élèves afin de les familiariser avec les lieux...

Paul n'écoutait pas. Il préférait déchiffrer les inscriptions creusées sur le pupitre. Des prénoms, des dates, des cœurs percés de flèches, des chiffres et des lettres sans signification pour lui. Il se demandait de quelle manière ses prédécesseurs avaient évidé le bois quand Anna le tira de sa rêverie en lui donnant un léger coup de coude. L'orateur continuait de discourir en marchant de long en large sur l'estrade.

– Ici, les enfants, votre vie va radicalement changer. Vous n'aurez pas un instituteur, mais plusieurs professeurs. Un pour chaque discipline...

L'attention de Paul fut alors accaparée par les cimes des platanes apparaissant par la fenêtre. Chahutées par le vent, certaines feuilles, déjà jaunies, se détachaient et chutaient vers le sol.

Cela lui rappela le square de la Madone, bordé des mêmes arbres, où il avait l'habitude de jouer au retour de l'école. A l'automne, ses copains et lui ramassaient des feuilles mortes et en effeuillaient la tige pour s'en servir de matraque lorsqu'ils se battaient.

Ce souvenir l'attrista. Adieu la communale de la rue de la Guadeloupe, si chaleureuse et si proche de la maison ! Adieu M. Prouvost, son instituteur de septième pour lequel il avait éprouvé une véritable passion ! Il l'entendait encore les réprimander de sa grosse voix chaleureuse, promettant l'enfer à ceux qui ne travaillaient pas.

Il se rappelait la dernière punition qu'il lui avait donnée. Il avait dû apprendre par cœur cette sentence : « *Travailler ! Il faut travailler ! La récompense vient ensuite, elle vient toujours !* » et le lendemain, debout au tableau, livrer à ses camarades les réflexions qu'elle lui avait inspirées.

Certaine que Paul n'écoutait pas, Anna lui donna un nouveau coup de coude et l'air sévère lui désigna l'estrade d'un hochement de tête. Paul obtempéra à contrecœur.

– ... Chaque élève devra porter une blouse

grise, posséder un matériel au complet, recouvrir ses livres. Et surtout... Être à l'heure ! Sinon le retardataire sera conduit à l'étude...

Paul s'en fichait. Avec Mamie, pas de danger d'être en retard. Avec sa manie de toujours le faire se lever avec une demi-heure d'avance, *pour avoir le temps*, comme elle disait.

Le proviseur s'arrêta d'arpenter l'estrade. Il marqua un temps d'arrêt, puis entama sa brève péroraison en forme d'avertissement.

– Et surtout que ceux qui étaient de bons élèves à la communale ne se croient pas arrivés. Au lycée, le niveau est très élevé et la concurrence sévère !

Au grand étonnement de Paul, Anna applaudit avec les autres, puis tout le monde se leva. Les parents les plus anxieux s'agglutinaient déjà autour du proviseur pour lui présenter leur enfant et poser toutes sortes de questions.

– Reste assis, dit Anna, je vais voir si je peux l'approcher.

Plutôt heureux de ne pas se retrouver face à cet homme qu'il craignait déjà, Paul en profita pour regarder autour de lui.

La salle était beaucoup plus spacieuse que celles qu'il avait connues à l'école communale. Plus claire aussi, grâce aux larges fenêtres donnant sur la cour de récréation.

C'était surtout l'estrade qui l'impressionnait. Elle paraissait tellement élevée avec les deux marches à gravir pour y accéder ! S'imaginer en train d'y monter pour réciter une leçon l'angoissa

tant qu'il se leva et se dirigea vers le fond de la classe où étaient accrochées plusieurs cartes de France. Les mêmes qu'à l'école communale. Celle des départements et des chefs-lieux, des batailles, du relief... Cela le réconforta. Il les connaissait par cœur ! Pour s'en assurer, il se remémora mentalement la liste des départements : 01... Ain... 02... Aisne... 03... Allier..., puis il ouvrit l'un des grands tiroirs du meuble de rangement occupant tout le mur du fond. Des bouteilles d'encre bleue et des pots de colle y étaient soigneusement rangés. Il se rappela avoir toujours aimé respirer leur odeur. Sans qu'il sût pourquoi, l'une comme l'autre lui donnaient l'envie de s'appliquer.

Soudain, un garçon échappé du groupe surgit à ses côtés. Le cheveu gominé, engoncé dans un costume trop petit pour lui, il affichait un air effronté qui plut immédiatement à Paul.

– Qu'est-ce que tu regardes ? demanda-t-il.

Paul se poussa pour qu'il puisse voir l'intérieur du tiroir.

– Beurk ! s'exclama l'autre, je fais toujours des pâtés en écrivant à la plume et cette colle-là, j'arrive jamais à l'étaler.

Paul sourit.

– Moi, c'est pareil !

– Je m'appelle Fernand. Et toi ?

Paul se présenta. L'autre le dévisagea et éclata de rire.

– T'es bon en classe, toi !

– Pas trop mauvais...

– C'est bien ! Je me mettrai à côté de toi ! Moi, je suis nul !

Ils furent interrompus par l'arrivée d'Anna. Elle adressa un sourire à Fernand et entraîna Paul vers la sortie.

– Je renonce à attendre ! Il y a trop de monde. Et puis je dois me dépêcher. J'ai une robe à finir pour M. Fabre.

Paul aimait bien cet homme. Gérant d'une boutique de confection rue des Roses, il donnait régulièrement du travail à sa grand-mère. Sans lui, avait-elle coutume de dire, je n'arriverais pas à joindre les deux bouts.

Ils s'engagèrent dans le long couloir où des parents s'attardaient pour échanger leurs premières impressions. Anna marchait d'un pas pressé, faisant à Paul ses premières recommandations.

– Tu as compris ce qu'a dit le proviseur, mon chéri ! Il va falloir travailler dur ! Davantage qu'à l'école communale ! Désormais, plus de square ou de jeux chez Christine !

Paul ne répondit pas. Depuis ce matin, il ne se faisait guère d'illusions. Durant les trois jours de répit qui restaient jusqu'à la rentrée, Mamie le ferait cravacher dur, histoire d'être à la hauteur. Il imaginait déjà les pages d'écriture qu'il allait devoir remplir, les leçons d'histoire et de géographie qu'il lui faudrait réviser, sans compter qu'elle lui donnerait probablement un ou deux dessins à exécuter... Mais le plus embêtant pour lui, il le savait, serait de ne plus pouvoir jouer avec Christine, la fille des Hochez, leurs voisins de palier.